

L'apprentissage de la lecture

Au Congrès de Dijon de la Coopérative de l'Enseignement Laïc (Freinet), je me souviens avoir pris la parole au sein de la Commission des maternelles pour une mise en garde. Elles revendiquaient l'apprentissage de la lecture et je leur criais : « Casse-cou. Vous courez au bachotage et même au surmenage de vos bébés ! »

En effet, il y a déjà une assez fâcheuse déviation des écoles maternelles, et ce serait les blesser à mort que de les charger de l'apprentissage de la lecture.

De même, j'ai presque envie de crier à notre camarade Bourgoïn : « Casse-cou ! » Il veut nous faire comparer, tableau de statistiques à l'appui, deux méthodes de lecture. Dans son esprit, il espère bien que la méthode globale, qu'il chérit, sortira victorieuse de la compétition. Je n'en suis pas aussi sûre que lui.

Et voici pourquoi.

A ressasser à longueur d'année : ba, be, bi, bo, bu, on est bien obligé d'apprendre à déchiffrer un texte. Un enfant normal, physiquement et intellectuellement, soumis à un bon gavage mécanique, sait lire à sept ans par la méthode syllabique, c'est un fait absolument incontestable. La méthode globale, qui n'est vraiment intégrale que si elle a pour point de départ le dessin libre, le récit spontané, et si on y joint l'imprimerie, ne fait pas un concours de vitesse.

Nos élèves, à six, sept et même huit ans, n'aiment que rarement la lecture. Ils adorent dessiner, inventer, raconter, s'extérioriser. Leur texte, *le leur*, écrit et bien imprimé noir sur blanc, est toujours une révélation. C'est un nouveau moyen d'expression mis à leur portée. Alors, ils veulent, non apprendre à lire — la pensée d'autrui ne les intéresse pas encore — mais apprendre à s'exprimer par écrit ; et c'est toujours par le texte écrit que commencent les petits imprimeurs. Ils écrivent spontanément, d'une façon tout à fait intelligible, parfois plusieurs mois avant de se donner la peine de déchiffrer un texte inconnu, longtemps avant de lire pour leur plaisir.

Dessin libre, cet enchantement pour l'enfant et pour le maître, récit libre, observation, imprimerie et journal scolaire illustré, chant, dramatisation, travail manuel et jardinage, élevage toutes les fois que c'est possible, tous les moyens d'expression, toutes les formes d'activité de-

vraient être offertes aux très jeunes enfants — et aux moins jeunes !

Naturellement, les résultats scolaires ne peuvent pas être les mêmes que ceux de l'école traditionnelle. Il ne sera pas possible de les noter, de les mesurer, de les étiqueter, car ils seront aussi variables que l'est la nature de chacun de nos élèves.

Mais la lecture est-elle le seul critère de développement intellectuel ?

L'étude du syllabaire peut-elle développer l'intelligence, le jugement, aiguïser l'acuité sensorielle, développer le sens critique, affiner la sensibilité, donner l'amour du beau, du bien et de la vie ?

Et un enfant qui déchiffre ne vous fait-il pas penser au pianiste débutant qui épèle un morceau de musique ou un exercice d'assouplissement des doigts, sans souci du rythme ou de la phrase musicale ? Savoir déchiffrer un texte n'est pas de la lecture. Des enfants de dix, et même onze ans, déchiffrent encore ce qu'ils lisent. Ils déchiffraient déjà à sept ans. Sauront-ils jamais lire ? C'est un tort d'avoir voulu comparer deux méthodes de travail, si différentes dans leur esprit, d'après des résultats purement scolaires, selon les normes de l'école traditionnelle du « lire, écrire, compter ».

Je suis de plus en plus convaincue qu'on a faussé la méthode globale elle-même. Cette méthode est partie d'une constatation psychologique vieille d'un demi-siècle, ce que Decroly appelle la fonction de globalisation. L'enfant voit en bloc, « globalement ». On a perdu le point de départ psychologique pour n'en plus voir que l'utilisation scolaire, en particulier dans l'apprentissage de la lecture. La « méthode globale » est née. Méthode ! Une méthode comporte un ensemble de règles bien établies ; elle est rigide et n'admet pas la fantaisie. Je m'insurgerais même, si je l'osais, contre le mot méthode.

Tout de suite, la compétition a été ouverte, et même l'école Decroly n'en a pas été absente (voir : la méthode Decroly, de Mlle Hamaïde).

Or, un fait très important doit être noté : dans la majeure partie des cas, les enfants qui font l'apprentissage de la lecture par la méthode naturelle : le dessin libre, la phrase, le mot, la lettre, et enfin, dernier stade, presque toujours vite franchi, la synthèse, se trouvent, momentanément, distancés en lecture par leurs camarades des classes traditionnelles. De là à dire que la méthode naturelle ne valait rien, il n'y a eu qu'un pas, allègrement franchi. La scolastique a vite repris ses droits, et a annexé purement et simplement sa concurrente. Elle a créé, pour rattraper un retard tout apparent, tous ces jeux de lecture, pompeusement affublés du nom de méthodes : méthode globale, méthode analytico-synthétique, les « René et Maria » et autres « Colline enchantée ». Il fallait peut-être

bien aussi que les éditeurs y retrouvent leurs petits bénéfécies. Bien sûr, ce n'est qu'un moindre mal. Mais comme nous sommes loin du rêve de Decroly ! Un jour, un collègue m'a dit : « Si les élèves ne savent pas déchiffre à sept ans, je ne vois pas l'avantage de votre méthode ».

Pour lui répondre, j'usurai d'une comparaison. Voici, en plein champ, un beau poirier robuste, bien franc, bien haut, bien droit, tout rond, aussi beau en hiver qu'en été. Depuis dix, vingt, trente ans peut-être, il donne des fruits savoureux, à pleins paniers.

Et admirez, maintenant, au jardin du Luxembourg, ces pauvres poiriers taillés, torturés, rabougris, racornis, en fuseau, en palmette, en ovale, en rond et en carré, arbres devant lesquels on s'extasie et que l'on plaint. En hiver, on ne peut les regarder, là, tous ensemble, sans un sentiment de gêne. On a l'impression de surprendre une infirmité qui se cache d'habitude sous un vêtement bien opaque. Les fruits en sont beaux, trop beaux, même ; il y faut les soins des spécialistes et une surveillance quotidienne.

Nous préférons tous le bel arbre de plein vent que l'on a aidé, guidé dans son jeune âge, auquel on a offert un tuteur, mais que l'on n'a ni mutilé, ni « forcé », pour employer le terme des arboriculteurs.

Plante de serre, si fragile, ou plante de plein vent ? Arbre mutilé, si laid, ou arbre soutenu, mais libre ?

Enfant gavé, si pauvre, ou enfant équilibré, riche de toute sa vie qui déborde ?

Tête bien pleine, ou tête bien faite ?

Le choix est vite fait et tout le monde est d'accord.

Mais au fond, ne vous semble-t-il pas que nous discutons dans le vide. Des écoles traditionnelles, il y en a, et beaucoup, dans notre région parisienne. Et des écoles nouvelles ? En somme, je viens de faire le parallèle entre quelque chose qui existe bien réellement, et qui défend ses positions attaquées, et quelque chose qui n'existe qu'à l'état sporadique ou embryonnaire, l'école dite nouvelle.

Comparaison difficile. Et nous, amis de l'éducation nouvelle, nous désirerions autre chose. Nous voudrions que soit créé, en ville, dans une école caserne, un groupe de trois ou quatre maîtres, travaillant ensemble dans le même esprit libéral, employant les techniques le plus en harmonie avec les connaissances psychologiques du moment et conservant le même groupe d'élèves du C.P. au C.E.P.E.

Les deux groupes d'élèves (le traditionaliste et l'autre) au bout de quelques années pourraient alors être comparés.

En attendant, nous en sommes réduits à faire des essais courageux mais souvent vains et à formuler des vœux. — MARIE CASSY.